

Message du président

Bonjour à tous

Voilà, les assemblées générales des associations culturelles sont derrière nous, et j'espère qu'elles se sont toutes bien passées.

Cette année était particulière car vous avez élu le Conseil presbytéral (CP) de votre paroisse. Des hommes et des femmes qui se sont engagés pour prendre des responsabilités. Je les remercie particulièrement.

Deux rendez-vous à court terme leur sont proposés.

La journée régionale du 20 avril à Tours où nous allons plus particulièrement évoquer ensemble les finances de l'Église ainsi que les questions de bâtiments et d'assurance. Les présidents et les trésoriers sont spécialement attendus. Mais tous les autres membres du CP sont les bienvenus, car ces questions sont l'affaire de l'ensemble d'un conseil.

Le second temps est la journée de formation de tous les membres d'un Conseil presbytéral, le 15 juin, qui inaugurera tout un cycle de formation sur quatre ans. Rennes, Nantes, Tours et Cognac vous accueilleront, pour éviter d'avoir trop de kilomètres à faire.

Le monde change, et cela nous interroge. Parfois cela nous décourage. Mais il offre aussi de nouvelles opportunités à saisir. Dans nos paroisses, la vie de l'Église s'enrichit de l'arrivée de nouvelles personnes d'origines culturelles et de parcours spirituels extrêmement divers.

La question que je nous pose en ce mois de mai est la suivante : Qu'est-ce qui donne sens à ma vie ? La course après le bonheur ? Aller encore plus vite ? Consommer ? Le désir de vivre plusieurs vies en une seule ? Vivre par procuration à travers les autres ? Avoir le pouvoir ?

La réponse se trouve-t-elle dans la possession et dans l'action ? Qu'est-ce qui donne de la valeur à ma vie ?

L'Église, votre Église est un lieu où l'on nous parle d'un Dieu qui se révèle à travers des témoins. Des témoins bibliques, historiques, mais aussi des témoins qui dimanche après dimanche viennent au culte avec vous. Des témoins, qui mois après mois, animent la catéchèse avec les enfants et les adolescents. Des témoins qui partagent un repas lors de fête de l'Église, des témoins qui s'engagent pour un service dans la paroisse, en particulier.

Être témoin, ce n'est pas se mettre soi-même en avant, ce n'est pas se mettre au-dessus des autres. Être témoin, c'est recevoir avec d'autres et au milieu d'eux cette parole qui dit une confiance première. Être témoin, c'est recevoir cette confiance en la partageant, en la rendant contagieuse.

Car ce qui fait sens pour notre vie, ce n'est pas ce que l'on garde porte verrouillée, compte en banque bien rempli, mais au contraire, ce qui se partage, se qui s'offre et se reçoit.

Alors je vous invite, chacun dans la prière et le silence, à prendre le temps de réfléchir à ce qui fait sens pour votre vie, mais aussi dans votre ministère particulier, dans l'Église. Que ce soit dans un service culturel, culturel, diaconal, sachons apprendre d'abord à recevoir, avant de donner. Notre ministère va nous mettre en route vers les autres.

Jean-Luc Crémer,

Président du Conseil régional de la région Ouest de l'EPUDF

Paul Collet

Un pasteur à Rennes pendant l'affaire Dreyfus

La paroisse de Rennes, fondée au début de la Réforme en 1555, est dissoute en 1685 au moment de la révocation de l'Édit de Nantes par l'Édit de Fontainebleau. Elle est rétablie un siècle et demi plus tard, en 1832. Un pasteur y est nommé officiellement en 1872, Vincent Arnoux.

Le pasteur Paul Collet est nommé à Rennes en 1897. Il était « bachelier ès lettres » comme on le disait à l'époque. Auparavant, il avait été pasteur pendant quatre ans à Saint-Géniès-de-Malgoirès, dans le Gard, entre Nîmes et Alès ; une paroisse rurale de tradition libérale. Le Conseil presbytéral accepta sa nomination le 6 juin 1897. C'est pendant son ministère qu'est construit le temple actuel, officiellement inauguré en 1882.

Son dossier personnel, conservé aux Archives Nationales, atteste « *d'un grand sérieux. Les antécédents de Monsieur Collet sont irréfutables. Sa conduite, privée et publique, est à l'abri de toute critique. Il professe des opinions républicaines* » répondit le préfet du Gard au ministre des cultes, le 27 juillet 1897 (citation empruntée à l'ouvrage de Jean-Yves Carlier : *Protestants et Bretons*).

Un procès délocalisé à Rennes

En 1897, la France est déchirée par l'affaire Dreyfus : on pourra rafraîchir ses souvenirs scolaires en allant visiter aux *Champs libres* (musée de Bretagne à Rennes) l'exposition permanente abondamment illustrée d'images, de films et de lettres qui lui est consacrée. Le capitaine Dreyfus avait été injustement condamné pour trahison en 1894, uniquement à cause de ses origines juives, et déporté en Guyane. Un comité de soutien où figuraient Émile Zola et des notabilités protestantes comme le sénateur alsacien Scheurer-Kaestner réussit à obtenir un premier procès en révision, que le gouvernement délocalisa à Rennes, ville qui avait la réputation d'être calme.

La petite communauté protestante de Bretagne avait généralement pris le parti de Dreyfus, notamment à Rennes ; Paul Collet est un des membres fondateurs de la section rennaise de la Ligue des Droits de l'Homme, avec deux de ses paroissiens, Vignols et Schoeffer, en janvier 1899 (*La Bretagne et l'affaire Dreyfus*, de Jean Guiffan, éditions Terre de Brume 1999). Pour autant les protestants ont une manifestation modérée, qui sonne aussi comme un appel à la raison.

Un accueil chez les protestants

Pendant le second procès Dreyfus, son épouse, Lucie Dreyfus, qui n'était pas parvenue à se loger à Rennes dans un hôtel, ou même en louant une maison, fut accueillie, à la demande du pasteur*, par une protestante de la ville, Madame Godard**, qui se trouvait être la doyenne de l'Église réformée de Rennes. Victor Basch, philosophe et ami très proche du capitaine Dreyfus, relate que le pasteur Collet a fourni également à Madame Dreyfus une aide-ménagère membre de la paroisse (rapporté par André Encrevé dans *Les protestants et la vie politique française de la révolution à nos jours*, éditions du CNRS 2020). Au même moment, les partisans de Dreyfus se réunissaient discrètement à distance du centre-ville, rue d'Antrain, à l'auberge Lecocq-Gadby, où se trouve une plaque pour le commémorer.

La suite appartient à la grande histoire : la condamnation réitérée de Dreyfus le 9 septembre 1899, a été suivie immédiatement par la grâce signée par le président de la république, Émile Loubet, le 19 septembre 1899.

Un soutien risqué

Encore un mot à propos de Paul Collet : un tel soutien de la part du pasteur n'était pas sans risque. L'avocat de Dreyfus, maître Labori, échappa de peu à la mort lors d'un attentat fomenté par les « anti-Dreyfusards ».

Le pasteur Collet ne resta pas longtemps en poste à Rennes. Le 13 octobre 1889, il informa le consistoire, « qu'il se voyait contraint, par des raisons familiales impérieuses, de se démettre de ses fonctions de pasteur de la paroisse de Rennes et de se séparer d'un troupeau auquel il était si sincèrement attaché » (cité par Jean-Yves Carluer).

Il est nommé pasteur à Toulon par un décret du 20 janvier 1900.

* Lettres de Paul Collet : on trouvera en annexe deux lettres du pasteur Paul Collet, l'une est adressée à l'épouse du capitaine Dreyfus, pour l'informer des dispositions qui ont été prises pour l'héberger, et l'autre est adressée au capitaine Dreyfus pour lui indiquer ce qui a été prévu pour accueillir sa femme à Rennes.

** La maison de Monsieur et Madame Godard (surnommée « Villa Godard ») était située au numéro 25 de la rue de Châtillon en face de l'actuelle prison des femmes (photos d'illustration de cet article). Le bâtiment moderne en place aujourd'hui est une propriété de la SNCF servant de foyer de découche aux personnels roulants de l'entreprise.

Note de l'auteur : C'est en visitant l'exposition sur Dreyfus aux Champs Libres à Rennes que je me suis étonné de voir exposées, parmi les lettres de soutien envoyées à la famille d'Alfred Dreyfus, certaines qui portaient la signature de mon arrière-grand-père, Gustave Schrupf. Il était médecin à Wesserling et nous pensons qu'il envoyait ces courriers un peu comme on envoie aujourd'hui des courriers de soutien à des prisonniers à travers l'ACAT.

Par Christian Le Renard, Église protestante unie de Rennes

Recommencer et faire confiance

Grain de sable

Sur le chemin d'Emmaüs, Jésus apparaît à des disciples qui ne le reconnaissent qu'au moment de la fraction du pain (Luc 24). Plus tard, alors qu'ils partagent la nouvelle avec d'autres, Jésus leur apparaît de nouveau et ils ne le reconnaissent toujours pas. L'aveuglement humain semble venir d'ailleurs.

Comment se fait-il que la résurrection ne se voie pas et qu'on ne puisse reconnaître le ressuscité ? Il faut bien avouer que l'apparition de Jésus aux disciples sur le chemin d'Emmaüs puis sur la route de Jérusalem a de quoi étonner : à chaque fois, nul ne reconnaît Jésus sans signe symbolique qui force presque l'esprit à se remettre en route.

Personne ne se sent aveugle

Si le texte signale lors de la première apparition que « leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître », rien n'est dit pour la seconde. Ce qui incite à se poser la question : sont-ce bien les yeux qui sont empêchés ou bien la nature humaine qui ne peut franchir les obstacles de ses aveuglements ?

Par exemple, la finale de l'évangile de Marc au début du chapitre 16 se terminait sans doute initialement sur la peur des femmes au tombeau, qui s'enfuyaient sans propager la nouvelle : aveuglement devant l'impossible. L'aveuglement humain a ceci de particulier qu'il ne se voit pas de l'intérieur ; nul ne peut donc en parler pour lui-même. Le sens de l'événement est forcément apporté de l'extérieur par une personne dont le regard est décalé ou par un événement qui fait sens dans la mémoire personnelle, comme la Cène. Pour Luc, cet élément symbolique est le repas partagé, le fait de manger ensemble avec un visiteur ou un être de rencontre. Même l'enseignement des Écritures et la catéchèse ne suffisent pas à franchir le cœur et la mémoire des disciples.

Le repas de l'intime

On dit souvent qu'il y a plus de repas que de prières dans la Bible. C'est que la nourriture est essentielle ; manger est un des seuls actes où l'on fasse entrer quelque chose en soi, qui se transforme ensuite en donnant de la force. C'est par essence un geste de l'intime, qui vient nourrir l'intériorité. À ce titre, il est proche de la spiritualité, dont l'exercice nourrit l'être intérieur et le grandit.

Il n'est donc pas étonnant qu'Abraham accueille les anges par un repas, que Jésus parle de sa mission au cours d'un repas, qu'Adam et Ève consomment un fruit, que le prophète Ézéchiel mange les rouleaux de la Parole, qu'Isaac troque un droit d'aînesse contre un plat de lentilles, par exemple. Concernant les disciples d'Emmaüs ou de la route de Jérusalem, le repas ouvre la possibilité de discerner la résurrection. Accompagné d'une parole, il fait passer le regard d'une simple vision constatée à un discernement.

Tous les aveuglements peuvent être dépassés

Que les disciples soient empêchés de reconnaître la réalité qui leur est proposée, cela relève donc d'un enfermement personnel ; l'être humain ne peut intégrer ce qui lui est trop éloigné. Mais ce passage de Luc 24 indique aussi combien il est possible de dépasser les plus fortes craintes, les enfermements les plus profonds, les systèmes de pensées qui aboutissent à des impasses.

Il est pour cela nécessaire d'atteindre le cœur de l'intimité humaine, là où se joue la capacité à susciter quelque chose de nouveau, à re-susciter. Et cela ne se programme pas, ne se décrète pas. Seule est possible la présence auprès de celui qui ne distingue plus la vie. C'est d'ailleurs ce que Jésus fait, il se tient avec eux, ces disciples qui ne discernent pas.

Et bien qu'il intervienne dans leur groupe, ce sont eux qui tout à coup le reconnaissent. Le franchissement de l'obstacle intérieur vient du dedans d'eux-mêmes, pas de l'extérieur. La meilleure manière d'accompagner l'enfermement de nos proches semble être le compagnonnage et le partage du pain. Par eux se dit une parole qui, ingérée, peut changer et re-susciter l'espérance et le discernement. La foi ne suffit pas ; tout est toujours à recommencer. Avec confiance.

David Steinwell, Paroles protestantes Paris